

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 15 (1947)
Heft: 3

Artikel: Souvenirs...
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-567766>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

„Puisque ūn coup t'a emporté, ô la moitié de mon âme, pourquoi moi, l'autre moitié, m'attarderais-je ici? Je ne suis plus aussi cher à moi-même, je ne me survis pas tout entier. Ce même jour a causé notre perte à tous deux“.

Il n'est action ou imagination où je ne le trouve à dire comme si eût-il bien fait à moy. Car, de même qu'il me surpassait d'une distance infinie en toute autre suffisance et vertu, aussi faisait-il au devoir de l'amitié.

(Dix-sept ans après la mort de son ami, Montaigne n'était pas encore consolé. On lit dans son journal de voyage: „Ce matin je tombai en un pensement si pénible de Estienne de la Boétie et y fus si longtemps sans me ravisier, que cela me fit grand mal.“)

(L'extrait ci-dessus reproduit est écrit en vieux français comme dans l'original.)

Souvenirs . . .

Novembre 1944 . . . Un épais brouillard avait envahi la plaine, tel que l'on peut en voir à cette saison. De la rivière bordant la route de petits nuages vaporeux semblaient s'en échapper. Notre village de baraqués formant un des plus grands camps de l'internement militaire paraissait enveloppé par la brume. Tout paraissait triste et le moral s'en ressentait. Depuis un mois nous hospitalisions une multitude d'hommes, très jeunes pour la plupart, au langage expressif et chantant d'un de nos pays voisins de race latine.

Les hasards du service m'avaient désigné depuis un certain temps aux fonctions de secrétaire de commandant de camp. C'était l'époque où l'adaptation devait être rapide, où il fallait faire preuve de souplesse, de la plus grande compréhension possible et humanitaire en restant dans les règles que nous devions suivre. La tâche n'était pas toujours facile, la plus grande diplomatie était nécessaire pour maintenir une bonne harmonie, ménager intérêts et susceptibilités. S'il nous était parfois difficile de comprendre, à notre tour étions-nous compris . . . Je songeais à tout cela, porté à la rêverie, n'ayant que peu de courage ce matin-là pour aborder le travail qui m'attendait. Le poêle ronflait, dégageant une douce chaleur, le chien du commandant étendu paresseusement fermait un œil et me regardait de l'autre. A quoi lui aussi pouvait-il bien penser . . . Sans doute à rien, ce qui était peut-être mieux ainsi. De la pièce à côté, l'écho d'une voix douce, légèrement musicale à laquelle je m'étais déjà habitué me laissait rêveur et pensif. Depuis un certain temps déjà je subissais le charme de ce grand jeune homme d'un peu plus de vingt ans, au regard doux, à la voix chantante qui faisait songer à

la poésie de son pays culturellement si riche. L'assemblance de nos fonctions faisait que chaque jour un contact étroit nous unissait. Je sentais chaque jour davantage toute l'amitié et la sympathie dont j'aurais voulu l'entourer. Qu'il était dur parfois de ne pouvoir déroger aux règles qui m'étaient imposées dans le but d'adoucir par quelques faveurs une vie factice à laquelle, de même que ses camarades, il avait tant de peine à s'accoutumer. Seul à seul nous avions abordé souvent de grands problèmes d'ordre social dans nos causeries toujours empeintes de la plus grande délicatesse. Nous cherchions toujours à éviter les sujets de froissements qui n'auraient cependant pas manqué si nous n'y avions pris garde. De sujets généraux nos discussions effleuraient de temps à autre le domaine sentimental. Tous deux nous avions compris sans nous l'expliquer d'une façon précise jusqu'où cela nous aurait conduit. Mais, tant de choses, de différence de situation, du provisoire où nous vivions ainsi que de l'instant prochain peut-être du retour au pays, nous séparaient, que sans le laisser paraître nous étions restés volontairement superficiels. Et pourtant tout ce qu'il me semblait voir et comprendre. Oh rêves et chimères, à réalités, réalisations... Rien n'était donc possible malgré les promesses qui semblaient à nos lèvres suspendues. Et le moment de la séparation ne tarderait pas, nous l'attentions d'un jour à l'autre, sans en parler, comme un fait irrévocable qui ne souffre aucune discussion. J'éprouvais comme un serrement au cœur rien qu'à l'idée de la séparation. Dans notre époque si troublée, qui aurait pu de l'un ou de l'autre fixer un revoir dans l'avenir.

Une fièvre collective semble s'être emparée du camp, tous affairés nous n'avons plus le temps de penser, les préparatifs du départ sont avancés, et dans quelques heures tout sera fini.

Et déjà le moment tant redouté était là. Main dans la main, yeux dans les yeux, désireux l'un et l'autre d'exprimer les pensées qui à cet instant nous tourmentaient encore, nous étions incapables de parler. Je ne saurais décrire les sentiments qui nous agitaient à ces dernières minutes. Nous étions troublés par tout ce que cette séparation rompait de chaude sympathie, d'échanges d'idées toujours profitables, ce contact de deux mentalités, d'intelligences qui sentaient leur similitude, de la perte d'une amitié naissante, qui parce que rare aurait peut-être la perfection.

Je le vis s'éloigner dans le trouillard ouaté qui persistait et je restai désorienté, comme séparé d'une partie de moi-même.

Décembre 1946,
Genève.

La paresse s'accommode de gémir sur le malheur des temps et d'invoquer des sauveurs qui apportent le salut tout fait. La virilité consiste à voir le mal, et, l'ayant vu, à se dire et à dire qu'il faut tâcher d'y remédier.

Ollé-Laprune.